



SOCIÉTÉ FRANÇAISE POUR LA SANTÉ DE L'ADOLESCENT
Onzième Journées Nationales

Adolescence Nouvelles Vitalités

Une vitalité inespérée

JACQUES BRODA
PROFESSEUR DE SOCIOLOGIE

Marseille, 4-5 décembre 2009

« Je n'ai jamais écrit une ligne qui ne soit en rapport avec mon existence »

Paul Celan, 24 avril 1962

Dans un texte prémonitoire, les Lettres Luthériennes, **Pier Paolo Pasolini**, décrit les adolescents italiens comme des néo-fascistes, introvertis, ne pensant qu'à eux, en reflet d'une image et d'un corps voué à la société de consommation. À travers la destruction des idéaux et du sacré, la jeunesse, dans sa masse, devient un produit marketing, un marché, un objet sans foi ni loi, sans feu ni lieu, vouée à l'hédonisme et l'anomie elle se désinscrit de l'histoire, et par sa passivité manifeste laisse toutes les formes de domination, d'exploitation et d'exclusion prendre le pouvoir, partout, sous le prétexte du règne des marchés.

Par ailleurs, Pier Paolo Pasolini nous dit la vitalité désespérée, « **una deseperada vitalidad** ». Cet exposé balancera entre plusieurs figures adolescentes, de la délinquance passive à la création active, de l'anomie à la valorisation du courage, de la démission à l'engagement, parfois les deux simultanément, contradictoirement.

Ma communication partage une **vitalité inespérée**, et une grande inquiétude portée par le terme de **révolution anthropologique** dont nous sous-estimons la profondeur, en termes de valeurs et de civilisation.



Ici le propos, l'analyse supportent vingt ans d'engagement auprès de la jeunesse, autour de pratiques discursives, pédagogiques, créatrices, militantes. Pour avoir rencontré, dialogué en profondeur avec plus de mille jeunes, je me sens habilité à pointer hypothèses, diagnostics et propositions.



Tout a commencé il y a vingt ans ; je rencontre Armand Gatti, créateur, homme de théâtre, militant, résistant, il s'installe dans les quartiers nord de Marseille, pour conduire avec des jeunes en situation de très grande exclusion, une aventure théâtrale sur la montée du fascisme en Italie. Gatti me demande de suivre la démarche, de l'analyser d'un point de vue sociologique. Je quitte les couloirs feutrés du C.N.R.S du côté de la Vieille Charité pour 'tourner' dans les cités populaires : La Viste, la Bricarde, le Plan d'Aou. Je découvre une jeunesse exclue, paupérisée, affaiblie, aux identités et perspectives broyées, la toxicomanie n'y est pas pour rien. Cette pâte humaine, **sa vitalité désespérée**, son désir de vivre malgré tout, de créer, de chanter, de danser avec Gatti, me bouleverse. J'anime un atelier d'écritures dans les locaux de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales à Marseille, je m'engage de l'intérieur, m'implique dans le stage, le jour, la nuit, comme on dit 'je suis' les jeunes dans une conquête identitaire pathétique. Le spectacle est fabuleux, ils sont projetés sur le devant de la scène, leur vie change, ils se transforment sous mes yeux, découvrent l'histoire, la musique, le chant, le jeu théâtral, il s'agit d'une **métamorphose**. Désignés par Gatti comme des **'loulous'**, ils sont des acteurs, des auteurs. Sublimation par l'acte, sublimation par l'œuvre, la rencontre est foudroyante.

Au prix d'un effort physique intense (se lever le matin, suivre les horaires, décrocher, accrocher des mots à l'œuvre, devenir sujet **autrement qu'être** avec son corps), au prix d'un engagement psychique intense en termes d'identifications (au personnage dont je suis le digne représentant, fut-ce **Mussolini le petit**) et de transferts croisés sur Gatti et ses assistants, ces jeunes se hissent au sommet de la création. Ils investissent le CinéAlhambra à Saint-Henri, France 3 au Rond Point du Prado, France-Culture à Paris. **Gatti à Marseille est un évènement fraternel**, il bouleverse toute la communauté des travailleurs sociaux, des créateurs, des sociologues. Oui, la création déplace, transforme, transfère des énergies, des désirs, des buts et des projets. Oui, le corps souffrant, le corps exclu, le corps de l'exclu, peut dans la rencontre se transformer, devenir beau, aimable, désirable, audible. Oui, on peut passer du cri à l'écrit, et de l'écrit à l'œuvre. Oui, la sublimation est possible, nécessaire, vitale, y compris avec les plus paupérisés, les plus marginalisés. La marginalisation elle-même devient force de création par le travail de conscientisation. Oui, on rencontre ici Franz Fanon et Paolo Freire, une théologie de l'émancipation par la création.

Les cheminements, le travail souterrain des pulsions, le travail éclatant de la conscience, de la volonté et du désir, sont in-sus, y compris par les jeunes eux-mêmes. Ici, je peux juste formuler quelques hypothèses quant à la teneur des processus : ils sont sous-tendus par des valeurs, des identités, des messages, des reconnaissances, des écoutes **populaires**. Gatti réhabilite par la création l'éducation populaire, en resignifiant les identités de classe battues en brèche, il leur donne un sens, une historicité, impact dans le réel, autour d'un pacte éthico-cognitif.

Henri Meschonnic dit : **'Est sujet celui qui produit du sujet'**, est sujet collectif celui qui produit du sujet collectif enseigne le sociologue. Le théâtre est un acte collectif, un acte politique, il entame le discours vivant avec la cité, il est la cité dans son coryphée. Les jeunes sont entrés dans l'histoire, en tant que **sujets historiques**, et non sujets hystériques.

Dans l'histoire ils y étaient bien avant de rencontrer Gatti, eux pour qui la filiation est celle de l'exploitation, de l'exclusion, de la marginalisation, par leurs ancêtres souvent issus de l'immigration mais pas toujours. **Trouver son identité de classe c'est la retrouver**, faut-il encore qu'elle ait existé. Cette remarque est centrale, dans ce monde où les identités populaires sont effacées, gommées, piétinées, au point extrême de la honte, **s'exclure de l'exclusion par un long travail de déconscientisation - dépolitisation, est pathétique**. Le prolétaire, **homo sacer**, selon Giorgio Agamben, est nu.

L'aventure conduite par Gatti, n'a pas été un long fleuve tranquille. Crise, rupture et dépassement ont jalonné le travail. Le choc des pulsions, pulsion de vie, envie de créer, de partager, de jouer, de sublimer, pulsion de mort, destructivité, anomie, haine de soi ou narcissisme de mort sont le lot quotidien, de la création. Offrir un espace et un temps, de re-création, de compréhension, d'empathie, d'accompagnement (un espace transitionnel) est nécessaire pour traverser les résistances et contenir les passages à l'acte.

Plus inquiétant, concerne **l'après-Gatti**. Il y a une violence dans la proposition, quitter un registre, se projeter dans un autre, très vite, à fond, à l'opposé d'un soi pré-supposé, où (presque) tout est si loin, si inquiétant, si étranger. Cette violence a été dépassée, investie, transformée par une réponse à la demande d'amour, par une offre d'amour. Le **'presque'**, du **'presque tout'**, est essentiel, il demeure chez les jeunes, des échos des valeurs antérieures, des traces, des réminiscences de la familière conscience de classe : Gatti est de leur côté, quelque part il défend leur cause, leur dignité, même si la déclinaison est loin d'être aussi symbolique, elle serait plutôt comme **'un instinct de classe'**. Le transfert est possible, le transfert est le ressort de la démarche, transfert dans tous les sens, Gatti proclame : **'L'ambition que j'ai pour vous, est la même que l'ambition que j'ai pour moi'**. Un transfert de valeurs.

Un tel engagement, une telle croyance, une telle fraternité peuvent s'effondrer dans l'immédiat après-coup de l'expérience. Quand tout s'arrête, la sur-vie reprend son cours, la même misère, la même galère, la même souffrance, décuplée par la perte et le sentiment d'abandon. Dans le temps court de l'après-Gatti, il y a eu décompensation pour les stagiaires ; sur ce point j'ai croisé le fer avec le dramaturge, anticipant le coup, des dispositifs d'écoute et d'insertion plus efficaces, plus proches, plus analytiques ont été mis en place dans la seconde rencontre avec l'auteur : *'Le Chant d'Amour des Alphabets d'Auschwitz'*.



J'ai participé à cette pièce en tant qu'acteur, suivi les répétitions, tous les soirs pendant six mois à la Friche de la Belle-de-Mai à Marseille. Ici, le sociologue devient sujet d'une histoire qui le concerne personnellement, subjectivement, charnellement. Cette pièce a été un véritable choc éthique, poétique et politique. Un traumatisme post-traumatique. J'ai rencontré, vécu, comme une descente aux enfers, Dante est le surnom de Gatti. Auschwitz à Marseille, la gare d'Arenc, le camp des Milles, la déportation des enfants de la Rose, ont déclenché chez moi, un séisme psychique en rapport avec le trauma. Dans la pièce je me trouvais dans la peau d'un déporté ! Ce voyage, cette traversée d'un réel symbolisé à coups de langages et de métaphores, m'ont introduit dans un autre monde, celui de la création symbolique dans mon métier de chercheur.

Je ne voyais plus rien pareil, ne pouvais plus dire comme avant, m'exprimer comme avant est devenu impossible. Le langage, ou plutôt le discours académique est devenu insupportable à mes yeux, réducteur, aseptisé, dé-subjectivant, dé-réalisant. Oui, la création analysée, perlaborée à travers les résistances sociales et personnelles est la voie de la subjectivation, accompagnée par un travail social, psychanalytique et symbolique elle peut ouvrir une aventure humaine, *transhumaner*, passer à travers l'humain, *transnommer* pour reprendre l'expression de Roberto Juarroz.



Au détour de cette traversée du langage, je ne pouvais en rester là, continuer à enseigner comme si de rien n'était, la création par l'acte, la sublimation par l'œuvre, la sublimation par l'acte, déplacent tous les rapports, et le rapport aux rapports. Nous décidons de créer les Universités-Populaires de Martigues, groupes de paroles, ateliers d'écritures, conférences, colloques, nous avons créé une dynamique unique dans le quartier de Croix-Sainte. Ici encore, ici toujours l'errance, l'exclusion, la souffrance incommensurable de jeunes exclus du système scolaire, ils venaient trouver à l'Univers-Cité Populaire un lieu d'écoute, d'accueil, d'expression, autour du lien savant, nous avons écrit un livre au titre prémonitoire : *'C'est un Jeunocide'*.

L'Univers-Cité Populaire de Martigues, s'est fracassée sur la violence ; la violence de plus en plus tôt, de plus en plus jeune, de plus en plus violente, la création, l'élaboration ne sont pas arrivés à vaincre la destructivité et l'anomie d'il y a dix ans. L'écriture est un rapport de confiance à la confiance, la création aussi. Créer pour un jeune, avec un jeune c'est d'abord se *friter* à la défiance, la méfiance voire la passive nonchalance. Le désir de dire, de faire, d'improviser se mêlent au désir de taire ou de faire taire en soi les forces de l'amour.

Car il n'y a pas de création sans amour, ni d'amour sans création de l'amour au travers des liens de langage et de corps sexués. La création offre les voies à la sublimation des pulsions d'amour et de haine. Là où l'amour est mort, l'œuvre ne peut advenir. Souvent, toujours les jeunes réclament le respect à leur égard. Le rap clame haut et fort les atteintes indignes faites au respect de l'homme par l'homme. Qu'il s'agisse du racisme, de la discrimination, de l'exclusion ou de l'exploitation pour les jeunes, et leurs pères, leurs pairs, l'irrespect permanent et récurrent des droits de l'homme est d'une violence réelle et symbolique inouïes. Non entendue depuis quarante ans, elle débouche aujourd'hui sur des subjectivités in-solidaires, irresponsables, quant aux rapports sociaux qui l'ont démolie. Répondre à la violence par la violence est devenue une façon d'être, elle est devenue l'être.

L'Univers-Cité Populaire de Martigues a échoué sur un impossible, que le langage lui-même ne réussit pas à élaborer, ni le groupe dans son identité groupale, incapable de devenir collectif, de construire un projet, de s'y inscrire, un but, une valeur : la dignité.



Du respect à la dignité, ponctuera un travail d'ateliers d'écritures conduit avec des jeunes de Port-de-Bouc, entre de 2006 et 2009. Port-de-Bouc, ville ouvrière, ville portuaire, ville Résistante, elle a su accueillir à la fin de la guerre le navire *Exodus*, au destin symbolique. Port-de-Bouc revendique son histoire, l'histoire des chantiers navals, des luttes acharnées, des revendications sur la santé, l'amiante destructrice, les cancers professionnels ravageurs. Port-de-Bouc aux dignes enfants.

Les lycées professionnels : Jean Moulin et Montgrand, tous les mardis matins accueillent une démarche d'élaboration symbolique autour de l'écriture. Groupe de paroles et ateliers d'écritures se chevauchent, il ne s'agit pas que d'écrire, mais de dire, de lire, de proclamer, de réciter. Chaque atelier est ponctué par un livret, et un CD, un disque compact où la voix des jeunes est reprise, comme une montée en dignité de l'être-là.

Pourtant ici, rien n'est simple, certes le cadre scolaire contient, et rassure, voire oblige les élèves à écrire. Rien n'est simple quant aux résistances, défenses, hontes, timidités, pudeurs. Les jeunes lycéens s'engagent volontiers dans l'acte d'écrire, ils sont présents attentifs, authentiques et sincères, surtout les garçons. Beaucoup viennent poser une parole endeuillée. Une parole de la souffrance de la perte, de la maladie, ou du conflit parental. En situation de formation ils projettent leur dire dans un avenir professionnel, ils se voient travaillant et les filles mères.

Déboulant avec des catégories pré-conçues, pré fabriquées, du style *l'adolescence et sa crise*, je propose comme thème de réflexion : **Adolescentes d'aujourd'hui, femmes de demain**. Tout le monde applaudit, c'est dans le 'move', ça fait 'tendance', je parle des 'adolescents' et des 'femmes', deux catégories exposées, fragilisées, en crise ou en ruptures identitaires.

Les garçons adhèrent, écrivent volontiers sur la galère adolescente, les difficultés, la violence, le conflit parental, les potes et les identifications latérales, les valeurs et la politique. Les filles m'interpellent, je me prends un 'bateau' : **'Nous ne sommes pas des adolescentes, nous sommes des jeunes filles'**. Nous ne sommes pas des femmes, mais nous serons des mères.

Ici création et pro-création se télescopent du côté du vivant, de l'enfance dont on a du mal à sortir, de l'adolescence assumée et dépassée par un devenir femme-mère. Très tôt, très vite, catapultée dans le registre des responsabilités et de l'entraide familiale les jeunes filles assument des positions et des rôles stupéfiants de courage, de volonté, de générosité, de devoirs à réaliser, à accomplir. Devoirs moraux. Oui, il ne peut y avoir de droits sans devoirs, de chaque-un à l'égard de tous, de tous à l'égard de chaque-un. Oui, l'accomplissement du devoir d'humanité est création du sujet-au-monde. Ce point est essentiel : poser le sujet,

le jeune, comme seul sujet de droits, est déréalisant. À la catastrophe sociale, à l'anomie des valeurs de la société de consommation, on sur-ajoute une politique de dépendance-assistance-compassion aux effets désastreux. Un jeune, fut-il adolescent, signifié du côté de la responsabilité, de l'engagement, de la création, ne se définit pas, ne se définit plus essentiellement comme un adolescent, mais comme une jeune homme en devenir homme, une jeune fille en devenir femme. L'adolescence en son excès signifiant est un construit mortifère.

Le premier devoir consiste à défendre les droits et en conquérir de nouveaux, devenir **sujet historique**. Cette position nous fait passer du Respect à la Dignité. J'ai offert à des jeunes femmes la possibilité de se dire, d'écrire cette transition. L'une d'entre elles Samia, a lancé un cri.

Je vous livre son texte, intitulé : **'Stopper les rues'**

*« Jacques, tu as aimé mon expression 'stopper les rues'
Moi, ce qui m'a touché de ta part, c'est ton mot 'cancer de la jeunesse',
c'est le shit, c'est la drogue...*

Le shit c'est la défonce, la gamberge,

La drogue, c'est le speed

Pour moi, je peux te le confirmer, c'est jeunesse perdue

*Même pas possible de se préparer pour l'avenir, on devient tous pareils,
c'est trop laid, c'est trop moche, on suit tous le même chemin,
c'est grave, mauvais.*

C'est chaud on s'attend à tout, il y en a toujours un de moins.

Ce n'est pas bon à voir, ni à entendre, ni à vivre.

*On va tous dans le faux, je veux dire le contraire du vrai, parce
que, quand je suis dans la rue elle me dit de faire ce que je veux.*

Aujourd'hui je dis :

Non aux sales agressions,

Non à la tentation,

Non à la facilité

Aujourd'hui je stoppe les rues. »





En préparant cette intervention, je relis les textes écrits pas les jeunes, un retour sur images, j'ai toujours beaucoup de mal à revenir sur des textes anciens, comme si le passé était forclos. Pourtant, je lis cette phrase de Roxane : *'L'amour, ça vient comme ça, la haine ça s'explique, pas l'amour.'*

Cet énoncé, d'une étonnante maturité pour une gamine de dix-sept ans, m'interroge dans sa lucidité et son aveuglement. Au détour de tant d'années, de tant de textes, de tant d'expériences, je milite pour le respect plus que pour l'amour. *Du respect naît l'amour*, et non l'inverse. Tant d'exemples nous montre la réversibilité du sentiment amoureux, son ambivalence constitutive, son errance existentielle. *Le respect et la dignité sont des créations permanentes, des re-créations du dépassement symbolique du sujet à lui-même et à l'autre considéré comme autrui.* Cette éthique est cruciale à toute poétique. Le respect des mots et de la langue, un respect vivant, non fétiche, un respect et une vigilance de chaque instant quant à l'énoncé, fait de la parole *une création verbale.*



Écoutons le texte de Kévin, il dit du père, tant la première adresse écrite est toujours, souvent du côté d'un père décédé ou d'un père déserté.

« J'ai toujours suivi mon père ».

« Je m'appelle Kévin. J'ai seize ans. Ma passion depuis tout petit, c'est d'aller chasser avec mon père.

La première fois où je suis allé à chasse avec mon père, je devais avoir quatre ou cinq ans.

Mon père ne voulait pas m'emmener. J'étais trop jeune.

J'ai toujours suivi mon père à la chasse, à la pêche, aux champignons.

Mais j'ai toujours préféré la chasse.

J'ai suivi mon père jusqu'à mes quinze ans. À quinze ans, j'ai passé l'examen pour le permis. Je l'ai réussi.

Maintenant, je chasse avec mon fusil.

Les moments les plus tranquilles avec mon père se passent toujours à la chasse.

Mon fusil, c'est un Benelli. Ce fusil est très important pour moi, il appartenait à mon grand-père italien.



Quand je vais à la chasse, je suis content d'avoir son fusil entre les mains.

Chaque fois je pense à lui... ».

Kévin Soana



La boucle est bouclée : 'Survivre dans ses enfants, revivre dans ses petits-enfants', nous confie Vladimir Jankélévitch. Au lycée Jean Moulin, classe de seconde, *mécanique-bateaux*, Kévin en novembre 2008, adresse un texte à son grand-père italien.

En ces lignes j'ai essayé de transmettre une expérience de créations qui dure avec des jeunes depuis vingt ans. J'aurai pu parler aussi, de mon travail avec les étudiants de l'Université de la Méditerranée, autour des récits de vie, et des ateliers de création théâtre. Ici aussi, ici encore une quête de sens, de corps singuliers, fragilisés par le travail et les premières fois précoces, au fil des années et des rencontres se tissent les maillons d'une chaîne humaine d'écritures. Oui, j'affirme que seule la création est à même de lutter contre les exclusions et les pulsions mortifères. Oui, je souligne l'importance pour les jeunes de la dignité, du respect, de l'éthique, du poétique, et du politique. Oui, je signe le politique est souterrain à tout mon propos, par la force des choses, lui seul peut forcer-tous-les-réels-de-tous-les-autres-aux-mondes. Edouard Glissant dit la *mondialité*, du *tout-monde*.

Aujourd'hui il est impossible, il est impensable de ne pas subvertir les logiques capitalistes par une montée en puissance de tous les forces de la création ; il n'y a pas de création réelle sans transformation de tous les réels du *tout-monde*. Dans le même geste l'acteur et l'auteur confondent leurs désirs de justice et de beauté. Vladimir Jankélévitch, clôture le '*Traité des Vertus*' par une fabuleuse citation : « *Si l'on peut tout dire sans effort, on ne peut agir qu'en payant de sa personne ; et comme les techniques d'art, par opposition aux molles idéologies, tiennent compte des possibilités et de la matière résistante, ainsi le faire par rapport au bien dire, représente le sens de l'obstacle et de la difficulté réelle. Et puisque la nature divine est ce passage continué du possible à l'effectif, que la créature finie, créatrice et créée tout ensemble, reconquière sans cesse sa propre divinité à force de courage. Cette épuisante reconquête de chaque minute n'est-elle pas notre grand combat, c'est-à-dire à la fois notre perpétuelle 'agonie' et notre continuelle renaissance ? »*

Jacques Broda
Professeur de Sociologie
Université de la Méditerranée

Bibliographie

- Agamben, G., *Homo sacer I. Le pouvoir souverain et la vie nue*, traduit par Marilène Raiola, éditions du Seuil, Paris, 1997
- Altounian, J., *La survivance ou traduire le trauma collectif*, éditions Dunod, Paris, 2000
- Benhaïm, M., *Comment prendre soin des adolescents en grande souffrance psychique ?*, A.R.S (Association pour la Réadaptation sociale), Marseille 7 novembre 2003
- Benjamin, W., *Expérience et pauvreté*, Poésie, n° 51, 1989
- Bloch, E., *Le Principe Espérance*, Gallimard, Paris, 1976
- Bourdieu, P., *Pour un savoir engagé*, Le Monde Diplomatique, n° 575, fév. 2002
- Broda, J., *C'est un Jeunocide !*, éditions les Pluriels de Psyché, Grenoble, 1995
- Broda, J et alii., *Ils naissent un couteau au cœur*, éditions le Temps des Cerises, Paris, 2001
- Eiguer, A., *La famille de l'adolescent. Le retour des ancêtres*, éditions in Press, Paris, 2001
- Fanon, F., *Les damnés de la terre*, éditions la Découverte, Paris, 1961
- Freire, P., *Pédagogie des opprimés*, éditions Maspero, Paris, 1974
- Gatti, A., *Le Chant d'Amour des Alphabets d'Auschwitz*, éditions Verdier, Lagrasse, 199
- Gatti, A., *Le cinécadre de l'Esplanade Loreto*, in Gatti à Marseille, Coproduction 13 Production, La Parole errante, Verdier, Lagrasse, 1993
- Glissant, E., *Traité du Tout-Monde (Poétique IV)*, éditions Gallimard, Paris, 1997
- Jankélévitch, V., *Traité des vertus. Le sérieux de l'intention*, éditions Bords-Mouton, Paris, 1968
- Juarroz, R., *Poésie et Réalité*, Paris, éditions Lettres Vives, 1987
- Lévinas, E., *Autrement qu'être*, Livre de poche, Paris, 1990
- Meschonnic, H., *Politique du rythme, politique du sujet*, éditions Verdier, Lagrasse, 1995
- Pasolini, P.P., « *Écrits Corsaires* », Paris, Flammarion, 1993
- Pasolini, P.P., *Lettres Luthériennes*, éditions du Seuil, Paris, 2002
- Ricoeur, P., *Temps et Récit*, éditions du Seuil, Paris, 1983
- Tomkiewicz, S., *L'adolescence volée*, Hachette, Paris, 2003

